

PETIT RECUEIL LITTÉRAIRE

PARAISANT TOUS LES MOIS

2 Cents le Numero

25 CENTS PAR ANNEE.

2 Cents le Numero

AU PUBLIC.

Nous offrons au Public ce petit Journal Littéraire à raison de 25 centins par année, avec l'espoir qu'il sera bien accueilli par tous ceux qui aiment à lire une Publication intéressante. Nous apporterons l'attention la plus sérieuse dans le choix de la littérature que nous nous proposons de publier.

Ce Journal paraîtra tous les mois.

En offrant un Journal comme celui-ci à un prix aussi minime, il nous est permis de compter sur la bonne volonté du public et de croire que personne ne nous refusera la faveur d'une souscription.

LE DERNIER VŒU.

—o—

Derrière les murs du cloître, épais et hauts comme des remparts, les grands arbres du jardin dressent leurs têtes touffues. Et, dans le calme de la belle soirée d'été, les feuillages endormis sous la douce clarté de la lune frémissent à peine, quand passe par intervalles un léger souffle qui semble être l'haleine mystérieuse de la nuit.

Or, dans la solitude profonde et le vaste silence du jardin plein d'ombres transparentes, sous le dôme consenté des ramures entrelacées, une forme blanche passe lentement. Elle va d'un mouvement égal et paisible, si souple qu'il rend insensible le rythme de la marche, et qu'elle paraît glisser sur le sable des allées pailletées de taches lumineuses, comme un vivant et svelte fantôme. Et, prenant toujours sa lente rêverie, elle est arrivée au pied du grand mur qui fait au jardin une inviolable ceinture de pierre, lorsque soudain elle s'arrête avec un cri d'effroi. Un homme vient de sauter dans l'allée, et se tient maintenant devant elle, les bras croisés.

—Jean ! c'est vous... Vous ici... Quelle folie !

—C'est moi, en effet. Mais que parlez-vous de folie ? Je vous aime, je veux vous voir. Vous êtes ici ;

je viens. Est-il rien au monde de plus simple et de plus raisonnable ?

—Mais comment venez-vous ? En escaladant les murs, comme ferait un voleur, en commettant un sacrilège, car ce lieu est sacré, Jean, vous ne l'ignorez pas ?

—Je l'ignore. Si une misérable idée s'est mise entre nous et prétend nous séparer à jamais, c'est assez que je m'y heurte sans que vous me demandiez de la respecter. La respecter ? Je ne veux même pas la reconnaître. Je la nie, entendez-vous ?

—Malheureux !... Et qu'êtes-vous venu faire ici ?

—Vous chercher.

—Pensez-vous m'emmener de force ?

—Peut-être.

—Allez-vous en d'ici, Jean. Toute violence serait inutile. Et je saurais vous écouter plus longtemps sans crime. Un abîme infranchissable nous sépare. Adieu !

Elle fit trois pas pour se retirer. Il s'élança vers elle, lui saisit les deux poignets, presque brutalement, et la colla au mur, où pendait une échelle de corde.

Révoltée et tremblante, elle ne poussa pas un cri, ne dit pas un mot. Elle resta immobile, le regardant fixement.

Alors, lui tombant à genoux, les mains jointes :

—Pardou, Marie, s'écria-t-ii. Pardou ! Je suis rou, en effet, puisque j'ai osé porter la main sur toi ! Mais aussi, tu ne sais pas le suppliee que j'endure. Ecoute moi. Il faut que tu m'écoutes. Si tu ne sors pas d'ici avec moi, nous ne nous reverrons jamais. Eh bien, laisse-moi te parler comme si nous allions mourir.

—Je n'ai pas trente ans, et il y a déjà quinze ans que je t'aime. Nous avons grandis côte à côte, Marie. Ton père et ta mère étant morts, les miens te prirent avec eux, et tu devins ma sœur. Je me rappelle encore le jour où l'on t'apporta, toute frêle et mignonne, comme un chérubin dans un nid de dentelles. Tu avais deux ans, moi douze, je t'adorai tout de suite, et la première chose que je fis, ce fut de baiser tes jolis petits pieds nus. Tu grandis avec moi, jusqu'au jour où je dus quitter la maison pour apprendre le métier d'homme. Mais une fois par an, je te revoyais, sœur

chérie, pendant quelques semaines trop courtes. Puis on te mit au couvent. Tu n'étais plus tout à fait une enfant alors, et je m'aperçus que je t'aimais non plus en frère, mais en fiancé.

«Fiancés? Nous le fûmes, en effet, ne t'en souviens-tu pas? Ne te rappelles-tu pas qu'un soir, un soir d'été comme celui-ci, plein d'étoiles, tu penchas ta tête sur mon épaule et que mes lèvres s'appuyèrent sur ton front? Oh, Marie, est-il possible qu'il existe pour nous autre chose que le souvenir de ce serment échangé? J'ai quitté la France pendant deux ans, voulant apprendre le monde, devenir un homme pour être digne de te posséder. Je suis parti, confiant à la parole dite, ne pensant qu'à toi, ton image emplissant mes yeux.... Je te retrouve ici, derrière les murs de ce cloître, à la veille de prononcer les vœux suprêmes! Car, c'est demain, n'est-ce pas? demain, dans quelques heures, que l'acte terrible doit être consommé!

«Ah! tu parlais tout à l'heure de sacrilège. Eh bien, en est-il un pire que celui-là? Comment, cet attentat monstrueux à ta jeunesse, à ta beauté ne te semble pas le plus odieux des crimes! Tu ne comprends pas que là est la vie qui t'appelle la vie, entends-tu bien ce mot? la vie, c'est-à-dire tous les parfums, toutes les lumières, toutes les joies, les douleurs aussi, peut-être, mais illuminées par le sourire du courage, et l'amour et les divines tendresses qui font le cœur assez grand pour que tout le bleu du ciel y puisse entrer. Voilà ce que la vie t'offrait, à toi, et ce que tu as refusé?

«Pourquoi?

«Tu te tais? Je veux le savoir, pourtant. Il n'est pas possible que tu te suicide, sans que je sache pourquoi tu refuses de vivre!

«Aimes-tu un autre homme que moi? Est-ce pour ne pas trahir ton serment que tu t'es ainsi condamnée, te disant: La mort n'est pas une trahison? Si c'est cela, parle et tout est dit. Je te rends ta parole et je te jure que je ne me tuerai pas. Je t'aime assez pour vivre de la seule pensée que tu seras heureuse, même sans moi. Tu secoues la tête? Ce que je suppose est faux? Je te crois. L'heure où nous sommes n'est pas celle des vaines feintes. Je sais que tu ne mens pas.

«Alors d'où vient que tu te réfugies dans ce néant pire que la mort? D'où vient que tu sceller sur toi, vivante, la pierre de cette tombe?

«Ecoute, j'ai peur, maintenant! J'ai peur de l'ennemi qui se pressent devant moi; car un homme est impuissant contre un fantôme. Si le spectre que je redoute a mis sur toi sa main glacée, c'en est fait, je suis vaincu et tu es bien perdue. Est-il vrai que tu te sois dit: «Je suis jeune, je suis belle, je suis aimée; tant mieux, car plus je possède de biens enviés, plus j'aurai de sacrifices méritoires à faire sur l'autel du renoncement. Ma jeunesse se desséchera dans les interminables prières, et s'usera sur les dalles froides des cha-

pelles sans écho. Ma beauté se fanera comme une fleur coupée, mes yeux s'éteindront, mes lèvres pâliront, et je n'aurai plus ni voix, ni regard. Celui dont je suis aimée se consumera dans l'angoisse désespérée d'un regret stérile. Tant mieux, plus je fais de ruines, plus je cause de tortures, plus je me conforme à la volonté divine, plus je rapproche du ciel où tentent mes uniques vœux?» Est-ce là ce que tu t'es dit? Est-ce là ce que tu penses? J'en ai peur, car tu ne me dis pas non; car en plongeant mon regard dans tes yeux impassibles, je crois y trouver la sérénité cruelle du mystique dédain pour qui le monde n'existe plus!...

«Alors, je comprends que tout est fini. Et il ne peut plus rester en moi qu'un regret, que le grondement d'une rage impuissante...

«Tu t'indignes? Je n'essaie même plus de te prouver que tu as tort. Je te dis ceci seulement, et ce sont mes suprêmes paroles. Et fasse Dieu, qu'une suprême lueur de raison éclaire en ce moment ton esprit! Veux-tu fuir! Fuir avec moi vers ce monde qui te tend les mains, vers cette vie qui t'appelle, vers cet amour qui sanglote en répétant ton nom! Tout est prêt pour que nous partions ensemble. Viens, je t'emporte dans mes bras! Tout est oublié, et l'aurore de demain aura effacé le passé comme un mauvais rêve. Viens, Marie, par pitié pour moi, pour toi-même!...

«Tu refuses! Adieu donc. Mais sache bien ceci, cruelle et folle enfant, que ton refus est l'arrêt de ma mort comme de la tienne. et que demain, à l'heure précise où tu prononceras ton dernier vœu, je me tuerai!»

.....

Dans la chapelle du couvent noyée d'ombre et parfumée d'encens, Marie est étendue sur les dalles, les bras en croix, la face contre terre, tandis que derrière les grilles qui la séparent du monde une foule élégante se presse, muette, recueillie, presque grave, émue peut-être, car plus d'un mouchoir de dentelles s'appuie nerveusement sur une jolie bouche, et plus d'une monstache s'effile sous des doigts légèrement crispés.

Les chants ont cessés; le murmure des prières lui-même s'est éteint. Un grand silence emplit la nef. La cérémonie est achevée.

La carmélite se relève, pâle, presque défaillante, les yeux mouillés d'extase. En ce moment, un livre s'échappe aux mains d'une novice, tombe à terre, et sa chute, dans le profond silence, retentit comme une détonation. Soeur Marie pousse un cri strident et retombe sur la dalle, à la renverse cette fois...

A la même heure, le domestique de Jean relevait son maître, le front troué d'une balle de revolver.

ABONNEZ-VOUS AU "PETIT RECUEIL LITTÉRAIRE."

AMI ET PÈRE DU SOLDAT

Au cours douloureux de la guerre de 1870, à chaque étape qu'ils parcouraient, les soldats français qui, tant de fois, manquèrent de tout, savaient bien où, tout au moins, ils trouveraient quelque chose.

Ils allaient droit au presbytère et ils entraient chez le curé du village comme dans leur maison de famille.

—Monsieur le curé, disaient-ils, voulez-vous nous permettre de prendre de l'eau à la fontaine?

—Prenez, mes enfants; prenez aussi un peu de vin pour mettre dans votre eau.

—Monsieur le curé, régalez-nous d'allumettes?

—Oui, mes enfants, et voilà la petite pièce pour le tabac.

—Monsieur le curé, si vous pouviez nous donner un peu de pain, un peu de bois et quelques pommes de terre.

—Prenez, mes enfants, prenez;" et le curé du village, modeste, aimable et généreux, donnait tout et toujours.

Si le bon curé savait donner, au besoin il savait mourir.

Vers la fin de janvier 1871, l'abbé Miroy, curé de Cuchery, (Marne) fut dénoncé aux Prussiens, comme ayant des armes cachées dans son église.

Ce prêtre, jeune, ardent et énergique, avait, en effet, caché des armes dans le but de les soustraire à l'ennemi et de les remettre aux Français.

Arrêté au milieu de la nuit, il fut conduit à Reims et traduit devant une cour martiale.

Son attitude, devant la cour, fut admirable de courage et de noblesse.

Loin de rien nier, il revendiqua toutes les responsabilités comme aussi tout le châtiement

L'abbé Miroy fut déclaré coupable et condamné à mort.

Le 9 février 1871, à l'aube, il fut conduit hors de la ville de Reims.

Arrivé au lieu désigné, près du cimetière, il marcha droit au mur contre lequel il s'adossa, bénit les Prussiens et tomba sous leurs balles, mourant comme un héros et comme un saint.

ACHÉTEZ LE "PETIT RECUEIL LITTÉRAIRE."
EN VENTE DANS TOUS LES DEPOTS.

L'esprit sans jugement est un flambeau dans la main d'un fou.

LES CHEVEUX DE MARIETTE

I

Les beaux cheveux longs, les beaux cheveux blonds qu'elle avait la petite Mariette!... Longs à lui tomber jusqu'aux jarrets quand il lui prenait la fantaisie d'enlever son peigne d'une main preste, et de remuer la tête d'un air mutin, comme une fauvette qui secoue ses plumes. Et blonds, d'un adorable blond de moisson mûre, avec des reflets d'or qui donnaient à croire qu'elle emprisonnait le matin, en tordant ses cheveux devant la fenêtre, les rayons du soleil trop curieux qui s'attardaient indiscrètement à aiser ses blanches épaules. Ah! les cheveux blonds de Mariette.... Plus d'un gaillard de vingt ans en rêvé et s'en était tissé d'imperceptibles hamacs à bercer ses amoureuses songeries! Mais va-t-on voir s'ils viennent, Jean! Mariette, un beau jour s'était mariée.

Et justement, comme pour faire la niche au proverbe, c'était Jean qu'elle avait choisi.

Qui ça, Jean? Ma foi Jean! qu'est-ce que vous voulez que je vous dise? L'avez-vous connu? Non. Alors, je vous dirai son vrai nom que vous n'en seriez guère plus avancé. Pourtant, c'est bien le moins que je vous présente un brin le mari de notre amie Mariette. Un brave garçon pas beaucoup plus vieux qu'elle, riant clair comme elle des yeux et des dents, et tout disposé à jouer à la vie cette bonne farce de la prendre au sérieux comme un aphorisme de Joseph Prud'homme. Au besoin il eût poussé l'irrévérence jusqu'à faire la charge de cette vieille renfrognée, ayant justement été doué par la nature d'une aptitude toute spéciale à manier le crayon. C'était même sur cette aptitude qu'il comptait pour faire un bout de chemin dans le monde... à moins que ce ne fut un trou dans la lune. Admirable insouciance, que restent seuls coupables de comprendre ceux qui ont été capables d'avoir vingt ans, talent infiniment plus rare que ne le pense le troupeau des vulgaires humains!

Donc, Mariette et Jean s'étaient épousés. Pourquoi? Tiens, cette bêtise! Parce qu'ils s'aimaient, parbleu! Quant à vous dire comment ils s'en étaient aperçus, c'est ce que je ne saurais faire. Le savaient-ils eux-mêmes? Je n'en voudrais pas jurer, Jean, qui traitait Mariette en camarade, avait le cœur sur la main; un soir qu'il lui avait serré les doigts plus longtemps que de coutume, Mariette avait trouvé ce cœur-là dans la menotte. Cet étourdi de Jean l'y avait oublié. Pour le punir, Mariette le garda. Sur l'honneur, voilà toute l'histoire.

D'ailleurs, pas le sou, ni l'un ni l'autre. Le lendemain du mariage, Jean, fouillant dans ses poches, y trouva trois francs.

Nous n'irons peut-être pas très loin, avec ça, dit-il.

Ils allèrent du moins jusqu'au dîner, qui fut sommaire. Mais ils se rattrapèrent au souper, un souper de caresses friandes, où ils mirent les baisers doubles, les gourmands !

II

Le lendemain, Jean reçut, comme une tuile, une fortune sur la tête : cent piastres. Un oncle qui lui envoyait son cadeau de nocces... Après s'être mutuellement pincé pour s'assurer qu'il ne rêvait pas, le couple fit des projets. S'il ne parla pas d'acheter la veille, c'est uniquement parce qu'il n'aurait su qu'en faire. Mariette, la première reprit son sérieux. Une femme de tête, Mariette !

—Donne-moi ça, dit-elle. C'est moi qui tiendrai la caisse. Il faut être économe et penser à l'avenir !

Jean, d'un geste royal, lui tendit la bourse, et, de ce jour, se reposa dans une sécurité profonde. Une seule idée le chiffonnait un peu. Quand il descendait dans la rue et se voyait dans la glace d'un magasin, il se trouvait une mine de bourgeois, et se tâtait pour voir s'il ne prenait pas déjà du ventre. Alors, pour se faire maigrir, il courait dans les rues, cherchant de l'ouvrage... pour plus tard.

Au bout de quinze jours, la caissière Mariette, commença à sentir de vives inquiétudes. C'était à ne pas y croire : les cent piastres avaient l'air de tirer à leur fin ! Était-ce possible ? N'y avait-il pas là-dessous quelque magie ? Mariette devint grave, réfléchit longtemps, et prit son parti.

—Tu sais, dit-elle, le soir, à Jean ; il faut que d'ici à huit jours tu aies trouvé de l'ouvrage.

—Je veux bien. Mais pourquoi cet air sérieux ? Est-ce que nous n'aurions plus d'argent.

—Si, si ; seulement il ne faut pas qu'un homme reste à rien faire.

—Tu as raison. Aussi je cherche. Mais ce n'est pas facile à trouver.

Huit jours après, la caissière Mariette était fort soucieuse. Il n'y avait pas à se le dissimuler, la famine était là. Elle ne dit rien à Jean, sachant bien que le brave garçon cherchait pour de bon de la besogne. Mais elle s'évertua de son mieux à conjurer la terrible échéance de la misère, dont elle pressentait maintenant les cruelles revanches. Elle fit des prodiges d'économie, tondant sur un œuf avant de le casser, l'espoir de sa prochaine omelette.

Au bout d'une semaine de ce régime, Mariette était devenue la plus avisée des ménagères, et la plus habile aussi, car Jean, toujours sans travail ; ne s'était aperçu de rien.

III

Or, un matin, comme Jean venait de partir, Mariette fut prise d'une affreuse envie de pleurer. Une piastre... il lui restait une piastre, juste de quoi vivre deux jours, et encore !... Décidément, les choses menaçaient de tourner au noir. Elle s'habilla, cependant, non sans pousser deux ou trois gros soupirs. Comme elle se coiffait devant sa glace, elle s'aperçut qu'elle n'avait plus d'épingles à cheveux.

—Bon, gémit-elle, encore une dépense !

Quand elle fut dans la rue, elle entra chez le coiffeur du coin, prendre un paquet d'épingles de deux sous. L'artiste capillaire était dans un coin de sa boutique fort occupé à tresser une natte de cheveux blonds, fichée par un clou à une tête en bois.

—Vous n'avez pas besoin de ça, vous, pas vrai, la belle ? fit-il d'un air galant en clignant de l'œil vers le chignon de Mariette.

—Dame, non, répondit celle-ci. Et heureusement, car ça doit coûter cher ?

—Heu, dans les cinq piastres !

—Ca ?

—Mais oui, ça. Vous comprenez bien qu'une fois travaillé, ça prend du prix.

—Bien sûr ! mais rien que les cheveux, ça vaut déjà quelque chose ?

—Je vous crois ; en voilà bien pour trois piastres !

—Pour trois piastres ? mais alors, pour combien en ai-je donc sur la tête ?

—Voyons voir.

Mariette enleva son peigne, et, d'un coup de tête, fit tomber la blonde cascade de ses cheveux.

—Fichtre, dit le coiffeur, voilà une belle toison !

Mais il se ravisa soudain, et, flairant une affaire : —Vous en avez bien là pour... oui, bien payé... pour un billet de vingt piastres ! Êtes-vous vendeuse ?

—Pas aujourd'hui, répondit Mariette, en se recoiffant d'un tour de main. Mais un de ces jours, peut-être. Ca me fatigue la tête, depuis quelque temps,

—Mais, sans les couper tout d'un coup, on pourrait s'arranger. J'achète aussi au détail, vous savez ?

—C'est bon, c'est bon. Nous verrons ça un de ces matins.

Et Mariette, un peu pensive, remonta chez elle. Jean venait d'y entrer pour déjeuner.

—Dis donc, fit Mariette avec un éclat de rire, sais-tu ce que le coiffeur d'en bas me proposait tout à l'heure ?

—Non.

—Il voulait me donner vingt piastres pour mes cheveux.

—Quelle idée folle !

—Hé, on ne sait pas ! Le jour où on n'aurait plus d'argent, ça pourrait être une ressource.

Un jour, s'approchant de sa femme, il s'arrêta soudain.

—Tiens ! c'est drôle, fit-il, on dirait que tes cheveux diminuent !

—Tu crois ? dit Mariette, en les roulant vivement dans ses deux mains. Oui, en effet, il me semble bien qu'ils tombent un peu, depuis quelque temps.

—Sois tranquille, si je conclus aujourd'hui mon affaire, nous les ferons repousser, tes cheveux, je t'en réponds !

Sur le coup de midi, Jean rentra, lui, si vivement qu'il faillit faire sauter la porte.

—Ca y est ! s'écria-t-il. Marché conclu. Il paraît que j'ai du talent, beaucoup de talent. On m'engage : soixante piastres par mois ! Et, pour commencer, quinze jours d'avance.... Tiens, regarde plutôt : je ruisselle d'or !

Et, superbement, le victorieux Jean égrena vingt piastres sur la table.

Mariette, toute saisie, le regardait avec admiration.

—Hé, bon Dieu, s'écria-t-elle tout d'un coup, qu'est-ce que c'est que toutes ces bouteilles ?

—Ca, répondit Jean, c'est pour faire repousser vos cheveux, madame !

—Et tu en as pour ?..

—Dix piastres, pas davantage.

Mariette pensa tomber de son haut.

—Eh bien, s'écria-t-elle, tu as fait là un beau coup !

—Comment ça ?

—Mais, malheureux, ils ne tombaient pas, mes cheveux... Tiens, regarde !

Et saisissant à deux mains sa fauve crinière, elle tira dessus sans sourciller. Puis, comme son mari, stupéfait, restait bouche béante, elle partit soudain d'un franc éclat de rire.

Mais Jean, tout d'un coup, s'approcha d'elle, et, lui saisissant les mains, il les écarta vivement.

—Ce n'est pas possible ! fit-il d'une voix altérée.

—Pourquoi, pas possible ? répliqua Mariette.

—Coupés !... Tu les as fait couper ?

—Dame ! il a bien fallu vivre, depuis un mois que nous n'avons plus rien !

Jean demeura un instant muet, sans bouger. Puis, doucement, il attira sa femme sur sa poitrine et posa ses lèvres sur son front.

Or, comme elle se laissait faire, sans mot dire, Mariette sentit deux grosses larmes qui lui tombaient sur les yeux.

—Grand fou ! dit-elle en souriant, sois donc raisonnable. Ils repousseront, sois tranquille, car voilà deux gouttes d'eau qui valent mieux que tes douze flacons !

JOSEPH MONTET.

LE GROS LOT

Le marquis de las Sircadas a un hôtel aux Champs-Élysées.

L'an passé, sa cuisinière, un cordon bleu, s'appelait Léontine tout court, tandis que son cocher s'appelait César et se montrait digne de ce beau nom par son art de conduire haut la main un quadrigé de chevaux anglais.

Le cocher faisait un doigt de cour à la cuisinière ; mais s'il flirtait avec elle, c'était pour qu'elle lui préparât des ragoûts dignes de lui. Ce cocher jouait à tous les jeux ; il jouait surtout aux courses ; aussi n'avait-il jamais un louis vaillant. Il ne dédaignait pas d'emprunter quelquefois cent sous à la cuisinière. Un soir qu'il ouvrit son portefeuille pour la payer, il lui dit :

—Léontine, voulez-vous que je vous paye en billets de loterie ?

Cette fille, ayant peur de ne pas voir d'autre monnaie, met la main sur les trois ou quatre chiffons que lui présente César.

C'était la fortune. Le surlendemain, comme elle faisait danser l'anse du panier, elle entend crier la liste des numéros gagnants ; elle risque un sou au retour du marché. En croirai-je mes yeux ? Elle s'aperçoit qu'elle a gagné un lot de 100,000 francs. Pas bête du tout, elle ne dit rien ; mais, au déjeuner, le cocher, qui n'est pas bête non plus et qui a aperçu sur le fourneau la liste des numéros gagnants, pénétre la joie de la cuisinière.

—Eh bien, Léontine, est-ce un gros lot ou un petit lot que nous avons gagné ?

—Pourquoi dites-vous : "Nous avons gagné ?" Vous n'y êtes pour rien ; mais rassurez-vous, je n'ai gagné ni un petit lot ni un gros lot.

—Montrez-moi mes billets.

—Pourquoi dites-vous "mes billets ?" ils sont bien à moi ; d'ailleurs, je ne les ai plus.

Le cocher épie la cuisinière. A la fin de la journée grâce à un mot de la femme de chambre, il ne doute plus que ses billets n'aient gagné un lot.

—Et pour cent sous ! s'écrie-t-il. Un peu plus il se donnerait un coup de revolver.

Le lendemain, ce n'est plus un secret, Léontine a gagné un lot de 100,000 francs ; bien mieux, l'épicier du coin s'est habillé comme un notaire pour accompagner la cuisinière. Plus un doute, elle va toucher les 100,000 francs, mais le cocher feint de tout ignorer. Au retour de Léontine, il va soigner avec elle le pot-au-feu.

—Vous n'avez jamais été si jolie, lui dit-il.

Et il l'embrasse. Mais la vertu de Léontine se révolte.

—Oh ! oh ! reprend-il, c'est pour le bon motif.

Mais elle le tient à distance, disant qu'elle ne connaît ni le bon ni le mauvais motif. Le cocher retourne à son écurie et se demande comment il pourrait rentrer dans ses 100,000 francs. Il ne connaît pas d'amant à la cuisinière, pourquoi ne l'épouserait-il pas ? Il va chez une marchande de fleurs et achète un bouquet ; il y place un billet doux de haut style :

“On vous aime comme si vous étiez une duchesse, c'est qu'il n'y en a pas de plus belle que vous. Celui qui vous adorera toujours.”

Tout cela écrit sur du papier parfumé, des colombes se becquetant en tête de la page avec un chien couchant sur l'enveloppe.

Naturellement, César ne va pas porter lui-même son bouquet. Il charge un de ses amis de cette ambassade délicate. L'ami présente le bouquet à la femme de chambre en lui disant d'un air malin : “Vous savez pourquoi ?”

La femme de chambre, qui n'est pas si maligne que ça, porte le bouquet à sa maîtresse.

Grande surprise quand la dame lit le billet doux ; elle court à son mari, tout à la fois rieuse et indignée. Le marquis reconnaît l'écriture de son cocher. Il appelle la femme de chambre : “Qu'est-ce que cela veut dire ?” Et il lui jette le bouquet à la figure.

—Après cela, dit la femme de chambre, c'était peut-être pour la cuisinière.

On met la femme de chambre à la porte, tout juste au moment où Léontine veut avertir monsieur et madame qu'ayant gagné un lot de 100,000 francs, elle ne veut plus faire la cuisine, du moins aux autres.

Le marquis n'est pas content, parce qu'il reconnaît les vertus de son cordon bleu.

—Vous me donnerez au moins mes huit jours ?

—Si monsieur veut ; je sais trop ce que je dois à monsieur.

Cent mille francs. S'écrite la marquise. J'espère que vous allez vous acheter de belles robes.

—Oh ! pas si bête, madame. J'ai mon idée.

Le cocher, qui a entendu que Léontine avait une idée, ne doute pas que ce ne soit le mariage. Il est de plus en plus galant, il la dévore des yeux tout en dé-

vorant ses ragoufts. Il fait toujours semblant de ne pas savoir qu'elle qu'elle a gagné le gros lot ; le second jour il finit par lui dire :

—Ecoutez, Léontine, faites-moi gagner le gros lot, donnez-moi votre main.

—Oh ! non, dit la cuisinière, vous joueriez mon argent, vous joueriez ma robe de noce, vous finirez par me jouer moi-même.

Le cocher s'est tué d'un coup de revolver. La cuisinière a fait ses huit jours ; elle est toujours à marier.

Attendons-nous à voir prochainement à la quatrième page des journaux de Paris une annonce ainsi conçue :

“Dame riche, retirée des affaires, sachant parfaitement faire la cuisine, désire épouser un homme décoré.”

ARSÈNE HOUSSAYE.

FANTAISIE LES DEUX CANDIDATS,

CROQUIS À LA PLUME.

—o—

Très fier... le candidat
Qui a reçu son mandat.
Oh ! sa mine est altière,
Et il ne voit plus derrière.

Très triste... son compagnon,
Qui a perdu l'élection,
A tous ferme sa chambrette :
Et se soumet à la diète !

ADAM MIZARE.

Octobre 1888.

LOI CONCERNANT les JOURNAUX.

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenu de payer tous les arrérages qu'elle doit sur abonnement ou autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

Les tribunaux ont décidé que le fait de retirer un journal du bureau de poste, sans changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse constitue une présomption et une preuve “prima facie” d'intention de fraude.

AIMEZ-VOUS LES TRAVAUX BIEN EXECUTES ?

Adressez-vous immédiatement à

ED. PAINCHAUD,
PEINTRE DECORATEUR
(ancien élève de M. Napoléon Bourassa.)

—ATELIER—

3136 rue Notre-Dame, Ste. Cunegonde.

PIERRE VALLEE & Cie.
DEPOT D'HUITRES ET DE JOURNAUX,
Fruits, Tabac et Cigares de 1ère classe,

AUSSI ARTICLES DE FANTAISIE DE TOUTES SORTES
3127 RUE NOTRE-DAME, STE CUNÉGONDE

DION & PATRY,
THE, CAFE, EPICES, VAISSELLES & VERRERIES,
2705 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Le café sera moulu en l'achetant.

F. X. CHADILLON,
MARCHAND-EPICIER,
174 Rue Delisle, STE CUNEGONDE.

Hotel WILFRID GAUTHIER,
Tenu par Narcisse Marcotte,
3245 RUE NOTRE-DAME, STE. CUNEGONDE.

E. STUART,
CHAPELIER ET MANCHONNIER
1854 Rue Notre-Dame, Montreal.

Mr. & Mad. P. DUFRESNE,
Photographes,
2607 Rue Notre-Dame St. Henri
ET 615 RUE NOTRE-DAME, (Coin Iberville.)

L. BEAUSOLEIL,
Marchand-Epicier,
3817 Rue Notre-Dame, St. Henri.

L. H. RENAUD,
—BARBIER—
3702 Rue Notre-Dame, St. Henri.

IMPRIMERIE GRENIER,

3237, — RUE NOTRE-DAME, — 3237

STE. CUNÉGONDE, MONTRÉAL.

Nous désirons informer le public que nous sommes toujours prêts à exécuter promptement et à la satisfaction de chacun toutes les Impressions qu'on voudra bien nous confier. tels que

Tetes de Compte,
Cartes d'Affaires,
Memorandums,
Circulaires,
Etc., Etc.

✉ Lettres Funéraires exécutés à une heure d'avis.

P. AMABLE DONAIS
MAGASIN DE MARCHANDISES SECHES
ET MARCHAND-TAILLEUR,
3185 Rue Notre-Dame, Ste. Cunegonde.

FRS. ST. CYR,
FABRICANT DE MEUBLES
2419 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

LUDGER BARRETTE,
BARBIER,
3287 RUE NOTRE-DAME, STE. CUNEGONDE.

P. DAoust,
MARCHAND D'EPICERIES, VINS, LIQUEURS, ETC.,
2491 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

JOSEPH BEDARD,
Confiseur,
96 RUE DELISLE, MONTREAL.

MOISE LACOSTE,
BARBIER
TABAC et CIGARES de 1er. CHOIX,
3182 RUE NOTRE-DAME, STE. CUNEGONDE

JOSEPH ST. AMOUR,
Tabac, Cigares et Fruits de Choix,
3178 RUE NOTRE-DAME, Ste. Cunegonde.

Annoncez dans le "Petit Recueil Littéraire."



LE DESTRUCTEUR DES CORS.

Si vous avez des cors qui gênent votre marche et vous font souffrir achetez une boîte d'onguent "LE DESTRUCTEUR DES CORS" et vous serez délivrés d'une grande infirmité.

PRIX : 25 cts. la boîte.

SIROP PECTORAL. — Le Sirop Pectoral est reconnu efficace et un des meilleurs remèdes pour le Rhume et la Toux.
PRIX : 25 cts. la bouteille.

POUDRE STERNUTATOIRE. — Pour arrêter ou pour guérir un rhume de cerveau dans l'espace de quelques heures, employez la POUDRE STERNUTATOIRE du Dr R. Prud'homme.

LE TOPIQUE DU Dr PRUD'HOMME est sans égal pour le MAL DE DENT.

On peut se procurer ces remèdes à la pharmacie du Dr R. Prud'homme,

3657 RUE NOTRE-DAME,

A COTÉ DU COLLÈGE,
A ST-HENRI.

Magasin de Thé de St. Henri.

Venez voir l'assortiment le plus considérable et les meilleures valeurs de la ville. Avec chaque achat de Thé et Café les Sucres sont vendus plus bas que le prix coûtant et des Bons pour présents sont donnés en même temps. Tous les Cafés sont moulus sur commande dans le magasin même. Venez juger des avantages que vous avez en achetant vos Thé et Cafés de nous. Toutes nos épices sont strictement pures. Les objets de luxe ainsi que l'assortiment complet de vaiselles et de verrieres sont donnés pour présents ou vendus séparément.

J. H GASCON, IMPORTATEUR
3679 RUE NOTRE-DAME, ST. HENRI.

DAVID FAVRE,

Marchand de BOIS de SCIAGE,
2703 Rue Notre-Dame, Montreal.

LOUIS DESJARDINS

MARCHAND-TAILLEUR,

MAGASIN DE MARCHANDISES SECHES & DE MODES,
3129 Rue Notre-Dame, Ste Cunégonde, Montréal.

REGARDEZ CECI :—

CLAQUES ! CLAQUES !

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT !

LES MEILLEURES QUALITÉS !

LES MEILLEURES MARCHÉS !

Allez toujours au magasin de chaussures populaire
chez

E. MASSICOTTE,

3109 rue Notre-Dame, Ste. Cunégonde.

PETIT RECUEIL LITTERAIRE

—Publié et Imprimé par—

L'IMPRIMERIE GRENIER

3237 Rue Notre-Dame, Ste. Cunégonde.



Ce n'est rien de commun L'EPINGLE POUR COL AVEC FONTAINE

LA MERVEILLE DE L'AGE !

Cette magnifique épingle pour col peut s'adapter à n'importe quel cravat. Un petit tuyau relie l'épingle à une boue en caoutchouc, qu'on peut mettre, remplie d'eau, dans sa poche d'habit ou de pantalon. Vous pouvez donner une bonne douche à une douzaine de personnes sans qu'elles s'aperçoivent d'où l'eau vient et leur faire croire qu'il pleut. Nous avons plusieurs articles d'amusements dans notre stock, mais aucun n'égale celui-ci. **Prix, avec manière de s'en servir, 75 cts.**

Adressez : FRENCH NOVELTY CO.

P. O. Box 420, St-Henri de Montreal, Que.



JE VAIS EN AVOIR UN.

LE NOUVEAU BOUTON ELECTRIQUE.

Quand vous recevrez ce bouton, épinglez-le sur votre habit. Chaque individu qui le voit veut l'examiner et aussitôt qu'il le touchera vous verrez la plus belle danse jamais exécutée. Pleine de plaisir avec le bouton électrique qu'avec aucune autre invention. Justement l'article que vous avez besoin. Un choc électrique, et vous n'avez plus embête. Ce dernier d'ailleurs en donnera un pour lui immédiatement pour s'amuser aux dépens des autres. C'est la dernière sensation ! La chose la plus nouvelle. LE PLAISIR SE MESURE AU POUCE CARRÉ. Envoyé par la malle franco, 20 cts, ou deux pour 35 cts.

Adressez : FRENCH NOVELTY CO.

P. O. Box 420, St-Henri de Montréal, Qué.

Vous le voyez et vous ne le voyez pas !

VERITABLES

CARTES DE VISITES TRANSPARENTES FRANÇAISES.

1 paquet par malle, 25c., 3 paquets par malle, 60c.

Adressez : FRENCH NOVELTY CO.

P. O. Box 420, St-Henri de Montreal, Que.



BAGUE MICROSCOPIQUE.

C'est une grande nouveauté. Cette Bague est en beau métal très bien poli et présentant une belle apparence. Dans la bague sont placées des vues microscopiques, divers sujets qui vous feront plaisir et que vous pourrez voir en plaçant la bague entre votre œil et la lumière.

PRIX : Une, franco, 25c. ; 3, franco, 60c.

Adressez : French Novelty Co.

P. O. Box 420, St-Henri de Montreal, Que.

CARTES à JOUER TRANSPARENTES

(Scènes françaises)

PAS DE BLAQUE !

Un paquet de 53 cartes, le JOKER compris.

\$1.00 le PAQUET, FRANCO.



Adressez toujours : FRENCH NOVELTY CO.

P. O. Box 420, St-Henri de Montréal.

On accepte les timbres de poste canadiens pour un montant au-dessous de un dollar.

En écrivant, veuillez mentionner que vous avez lu cette annonce dans le "Petit Recueil Littéraire."